



Le hip-hop : de la rue à la gloire



L'université Cornell abrite la plus grande collection d'accessoires et d'enregistrements de hip-hop au monde. *Lindsay France/Photo de l'université*

Le hip-hop, c'est bien plus que de la musique. Le terme recouvre une culture à part entière, ce qui permet d'expliquer comment le hip-hop est devenu l'un des éléments les plus influents de l'industrie mondiale du spectacle ainsi qu'une forme d'expression majeure pour la jeunesse. Partout dans le monde, le hip-hop sert à expliquer les complexités de la vie quotidienne et à dire ses quatre vérités au pouvoir, que cela soit à travers des paroles, des graffitis, la danse ou l'art des disc-jockeys.

À ne pas confondre avec le rap commercial – qui glorifie bien souvent le matérialisme, la violence et la misogynie – le hip-hop a pour origine les quartiers sud du Bronx à New York, où il a vu le jour, il y a quarante ans, comme alternative à la culture des gangs, qui menait à l'autodestruction. Grâce au hip-hop, les jeunes désœuvrés des quartiers défavorisés ont été en mesure de libérer

leurs frustrations dans l'art plutôt que dans la violence.

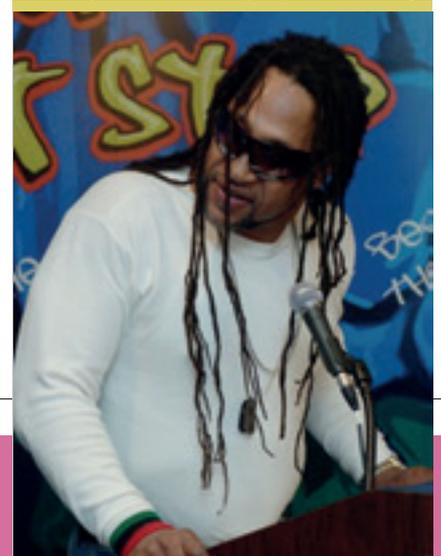
Dans une salle de loisirs louée sur Sedgwick Avenue, le 11 août 1973, un DJ d'origine jamaïcaine du nom de Kool Herc a été le premier à isoler le break-beat (ligne de basse et de batterie) de chansons enregistrées et à les jouer en boucle en utilisant deux platines : il passait d'un disque à l'autre, en répétant le même passage. Un de ses amis, Coke La Rock, s'est mis à rapper sur ces sons entêtants. Cette musique a déclenché une révolution immédiate, et très vite, elle a été jouée dans les quartiers sud du Bronx. Elle a également encouragé l'évolution du break dance et du rap. En outre, les graffeurs, ou graffiti-artists, sont venus ajouter une touche visuelle à la performance musicale et à la danse.

« La culture n'arrive pas du jour au lendemain, mais certains événements d'un jour peuvent mettre beaucoup de choses en branle », fait remarquer Ben Ortiz,

conservateur adjoint de la collection hip-hop de l'université Cornell, à Ithaca, dans l'État de New York. L'université préserve des accessoires et des enregistrements de hip-hop depuis 2007, et se targue de détenir la plus grande collection de ce type dans le monde.

La conservatrice chargée des livres et manuscrits rares de l'université Cornell, Katherine Reagan, explique que l'université, loin de se contenter de préserver l'histoire des débuts du

Le DJ Kool Herc découvre comment isoler des break beats et les passer en boucle : le hip-hop est né. © AP Images



hip-hop, offre à ses créateurs et aux nouveaux artistes les moyens de raconter cette histoire aux étudiants et aux organisations pour la jeunesse dans les collectivités ainsi qu'aux musicologues. « Nous voulons donner de l'ampleur à cette culture vivante, parce que ses créateurs sont toujours en vie pour la plupart et nous voulons les faire participer à ce processus de documentation tant que nous le pouvons encore », précise-t-elle.

L'université Cornell a fait venir sur son campus l'un des pionniers du hip-hop, Afrika Bambaataa, en qualité de professeur invité. Ce DJ du sud du Bronx et le fondateur du groupe de hip-hop Universal Zulu Nation a choisi le terme « hip-hop » pour désigner cette culture, dont les principales caractéristiques regroupent le rapping ou emceeing (rôle du maître de cérémonie), le breakbeat, deejaying, le break dance (b-boying et b-girling, pour les garçons et les filles, respectivement) et les graffiti.

Ben Ortiz fait observer que « le savoir est le cinquième élément décrit par Afrika Bambaataa » et que « les formes artistiques du hip-hop sont les outils pour l'acquérir ». « Dans ce contexte, ajoute-t-il, le savoir, c'est la sensibilisation, une prise



Le rappeur MC Rakim pose devant le graffiti d'un DJ. © AP Images

de conscience et une compréhension du monde, ainsi qu'une compréhension de soi, de son histoire, de son patrimoine et du patrimoine des autres. »

Le hip-hop a évolué pour embrasser diverses techniques, telles que la percussion vocale, plus connue sous le nom de beat boxing, et le vinyl scratching ; et grâce à des morceaux comme le tube de 1979 Rapper's delight, du groupe The Sugarhill Gang, ses fans ne provenaient plus uniquement des communautés afro-américaines, afro-caribéennes et latinos du Bronx, mais également des banlieues de l'Amérique représentant toutes sortes de milieux ethniques et raciaux.

Aujourd'hui, sans l'ombre d'un doute, le hip-hop constitue un phénomène mondial. Le break dance s'est propagé dans des pays dont l'accès à l'Internet est récent, et le rap se décline dans pratiquement toutes les langues. De jeunes artistes aux quatre coins du monde adaptent le hip-hop à leurs propres cultures, dont ils se servent pour s'exprimer crûment ou avec éloquence, selon leur humeur, s'attardant sur tous les sujets, de l'amour à l'abandon, en passant par la pauvreté et la corruption.

Au vu de l'essor incroyable du hip-hop depuis sa création dans le sud du Bronx, Afrika Bambaataa n'hésite pas à dire que cette culture « a rapproché plus de monde que les politiques de la planète tous ensemble ».

« Grâce au hip-hop, des individus de différentes religions qui ne s'adresseraient jamais la parole se rassemblent. Des personnes de races et de nationalités différentes qui n'aboliraient jamais les cloisons entre elles, ne franchiraient pas les frontières ou ne s'inviteraient pas les uns chez les autres le font grâce à la musique et à la culture du hip-hop. Se comprendre les uns les autres, c'est ça le pouvoir du hip-hop », insiste-t-il.

Des étudiants de l'université de Floride s'adonnent au break dance sur leur campus, à Gainesville. © AP Images

